

Le dernier Homme

Cette nouvelle a été écrite collectivement.

Les participants devaient travailler simultanément sur un unique document partagé.

Cette fois c'est sûr, il ne reste plus que moi : je suis seule.

Tout est allé si vite... Où suis-je ? Où vais-je ? Dans quel état j'erre ? Il fallait quotidiennement que j'explore les anciens bâtiments de la cité à la recherche de nourriture. Les mois passant, elle se fait de plus en plus rare. De ma dernière sortie je n'ai pu rapporter que quelques conserves. Il allait falloir que je commence à trouver des solutions pour en produire.

Je suis terrorisée. Il faut que j'apprenne à survivre dans ces étendues glacées. J'ai perdu mes babouches rouges, mon foulard mauve et mon veston en soie verte. J'ai faim. J'ai soif. J'ai peur. Je repense à Lola, c'était plus facile quand elle était là, j'avais une raison de me battre ; maintenant que je suis seule je voudrais fermer les yeux et ne plus les rouvrir.

Voilà deux ans que toute la Horde a été décimée, empoisonnée... Est-ce cette fiole qui m'a sauvée ? Un reste de liquide rougeâtre flottait à l'intérieur. Cela ne m'inspirait pas au premier abord, mais n'ayant d'autre choix je l'avais bu cul sec. Finalement je crois qu'elle m'a protégée, mais je me sens si seule...

C'est dans ces moments de peine que leur absence se fait le plus ressentir. Si Camille avait été là, iel aurait su quoi faire. Iel est tombé en dernier après avoir mangé le fruit d'un arbre inconnu, qui s'est avéré toxique. Qui joue avec nos vies comme ça ? Quels droits s'arrogent-ils ? Sommes nous prisonniers d'une dystopie ?

Je repense souvent à ce soir d'été, qui signa la fin de mon enfance, paisible et rassurante. C'était dans les Cévennes. Il faisait beau, il faisait chaud, les petits pinsons piaillaient... Je me baladais tranquillement avec Mehdi, mon fidèle compagnon, au milieu des moutons. L'herbe avait tendance à jaunir sous l'effet du soleil toujours plus chaud, les abeilles butinaient les fleurs. Pour peu de temps encore. On ne se doutait de rien. On se foutait de tout. On était heureux.

Soudain le bruit assourdissant du Canadair me ramena à la réalité. L'épandage avait commencé. Pour nous guérir, les dirigeants avaient utilisé des produits qui ont modifié notre atmosphère. Quelle horreur ce nitrate de gargadium ! On nous promettait de grandes choses avec ce produit, comme la guérison contre le cancer ou des sources d'énergie infinie. Les scientifiques voulaient nous immuniser, nous voilà condamnés maintenant à un monde post-apocalyptique. Les gens étaient devenus fous. Les animaux avaient fini par muter. Les rats s'étaient transformés en loups et les loups en ours, donnant des créatures mi-ours, mi-loup et à nouveau mi-ours derrière.

C'est ce jour-là que la créature monstrueuse qui me pourchassait depuis si longtemps, un ours muté à la carrure titanesque et aux yeux injectés de sang, me surprit. Je sentis son souffle fétide sur ma nuque. En me retournant, je me retrouvais

nez à nez avec cette bête tout droit sortie des enfers. Il a fallu que je me cache. Ce n'était pas avec un simple revolver que j'allais abattre une horreur aussi féroce. Mais au moins je pouvais le blesser ou lui crever un œil si je visais bien. Mais pour l'achever il aurait fallu un fusil, ou une arme plus puissante encore...

Je devais agir, mais comment ? Un véhicule ! Un véhicule serait assez puissant pour le blesser et je pourrais l'achever avec mon revolver. Il me fournirait de quoi me nourrir pendant bien trois ou quatre mois. Le vieux Bobby, l'américain, avait un buggy. On l'appelait d'ailleurs le Bobby Buggy. Si je le retrouvais, ça marcherait peut-être !

« Il est là ! Je l'ai retrouvé ». Le buggy rouillé dépassait de la grange. J'avais passé deux jours à le chercher, en m'assurant que cet ours mutant ne me trouverait pas. Par miracle je parvins à démarrer le moteur, après plusieurs secondes de tousotement poussifs.

Je parcourus le village de longues minutes à la recherche du monstre. Je finis enfin par l'apercevoir étendu au milieu de la grande rue, parfaitement immobile. Je décidai de foncer dedans tête baissée quand il dormait. Le buggy lui rentra dans le flanc dans un vacarme d'os brisés et de chair broyée. Je fis ensuite demi-tour pour contempler le carnage.

Il était éventré. Gisant sur le sol, je l'observais. J'étais curieusement heureuse de ne pas être à sa place. En même temps, il était borgne, vieux et malade, même Lola aurait pu le tuer, avec son moignon. Je pensais également au repas que j'allais constituer à partir de son cadavre, mais surtout à sa tête que je pourrai accrocher dans mon salon un jour, si jamais j'arrivais un jour à avoir un toit au-dessus de ma tête.

Il faisait froid. Je décidai de rentrer à la grange pour me réchauffer et me restaurer. J'allumai un feu dans le bidon que j'avais récupéré dans la station service d'à côté. Je vidai ma dernière boîte de raviolis et pu enfin me poser pour réfléchir aux derniers événements. Mes babouches. Le soleil couchant me frappa à travers la vitre et j'en fus ébloui. Était-ce un signe divin annonciateur ? Mon jugement dernier ?

Je n'en peux plus. Je ne suis même plus sûre de vouloir une réponse à ces questions. Si je suis la dernière, que puis-je espérer du futur ? Moi qui voulais tant goûter au silence d'une vie tranquille, entendre le bruit du vent dans les feuilles et le ressac de la mer sur les galets.

Les bruits de la ville avaient étouffé pendant si longtemps les sons de la nature, que pour la première fois de mon existence je sus ce qu'était la Vie. L'humanité s'éteindra avec moi, mais pas la Vie : cette pensée me rassure et me reconforte, et pour la première fois depuis si longtemps, je ferme les yeux, apaisée. Finalement c'est mieux comme ça.